

Roland Rossero

# Le monsieur du troisième



Roland Rossero

## Le monsieur du troisième



© Août 2018 — Éditions Humanis

Tous droits réservés — Reproduction interdite  
sans autorisation de l'éditeur et de l'auteur.

Image de couverture : composition de Luc Deborde.

ISBN papier : 979-10-219-0329-6.

ISBN des versions numériques : 979-10-219-0330-2.

# Sommaire

## **Avertissement :**

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

*Environ 155 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.*

<b><u>Prologue</u></b> .....	<b>6</b>
<b><u>Déchirure</u></b> .....	<b>7</b>
<b><u>Souterrain</u></b> .....	<b>10</b>
<b><u>Voisine</u></b> .....	<b>15</b>
<b><u>Underwood</u></b> .....	<b>18</b>
<b><u>Palier</u></b> .....	<b>25</b>
<b><u>Sabre</u></b> .....	<b>28</b>
<b><u>Tokyo Shimbun</u></b> .....	<b>33</b>
<b><u>Nadine</u></b> .....	<b>35</b>
<b><u>Palestre</u></b> .....	<b>38</b>
<b><u>Corriere della Sera</u></b> .....	<b>44</b>
<b><u>Café</u></b> .....	<b>46</b>
<b><u>Orchestre</u></b> .....	<b>49</b>
<b><u>Libération</u></b> .....	<b>54</b>
<b><u>Crachin</u></b> .....	<b>56</b>
<b><u>Angle mort</u></b> .....	<b>58</b>
<b><u>Mères</u></b> .....	<b>60</b>
<b><u>Affiche</u></b> .....	<b>66</b>
<b><u>Demoiselle</u></b> .....	<b>68</b>
<b><u>Grappes</u></b> .....	<b>72</b>
<b><u>Invitation</u></b> .....	<b>80</b>
<b><u>Parc... 83</u></b>	
<b><u>Tête-à-tête</u></b> .....	<b>91</b>
<b><u>Sud Ouest</u></b> .....	<b>94</b>
<b><u>Déclat</u></b> .....	<b>96</b>
<b><u>Fiche d'admission</u></b> .....	<b>98</b>
<b><u>Monsieur Paul</u></b> .....	<b>100</b>

<b><u>Faux pas.....</u></b>	<b><u>. 106</u></b>
<b><u>Histoire à dormir debout.....</u></b>	<b><u>107</u></b>
<b><u>En interne.....</u></b>	<b><u>. 110</u></b>
<b><u>Filature.....</u></b>	<b><u>. 114</u></b>
<b><u>La clé des songes.....</u></b>	<b><u>. 116</u></b>
<b><u>Demoiselles.....</u></b>	<b><u>. 120</u></b>

*La ville est sous ma domination  
et je suis la terreur.*

« L'homme invisible »  
Herbert George Wells

# PROLOGUE

Tu dors peu. Et mal. Toujours ces cauchemars récurrents. Ces images affreuses liées au Japon.

Un si beau pays, pourtant. Un endroit rêvé pour le visiteur. Avec de grands centres urbains aux lignes épurées, un sentiment de sécurité absolue, une hygiène tous azimuts, une gastronomie raffinée, une multitude de temples, une nature domptée par des paysagistes experts et d'inévitables cerisiers en fleurs.

Un pays où l'on feint aussi d'ignorer une hiérarchie prégnante, une discipline obsédante, un sexisme atavique et... de nombreux suicides.

Cette terre millénaire, bénie par des dieux réputés bienveillants, a cependant déchiré vos deux vies. En mille morceaux.

# DÉCHIRURE

Joyau du temple bouddhiste Kinkaku-Ji à Kyoto, le Pavillon d'or exprime la sérénité. Les deux étages en pyramide de bois doré inspirent un calme respectueux, malgré les touristes qui se pressent à distance. Tout autour, la verdure, disciplinée par des horticulteurs minutieux, forme un écrin paisible. Le lac, sur lequel le Pavillon paraît flotter, est lisse. L'architecture divine s'y reflète en entier avec les cieus, les pins blancs et noirs, les grues en vol. Un miroir que de grosses carpes aux nageoires silencieuses n'arrivent pas à troubler. Symétrie des frondaisons bien taillées, sentiers pavés de pierres plates arpentés à pas mesurés, aires de sable sculptées par des dessinateurs habiles et légère brise pour faire glisser les ombres fugaces des rares nuages sur les cloisons d'or satiné contribuent à la beauté du tableau. Le vert tendre des feuilles et le jaune ambré du Pavillon semblent conçus pour attirer l'œil du peintre.

Et celui du photographe.

C'est à ces deux teintes que pense sûrement une touriste qui s'est écartée de son groupe afin de peaufiner ses cadrages. Grande et la quarantaine svelte, elle est assise en tailleur sur la rive en face du Pavillon. De sa position, elle distingue les deux toits en pagode dont les coins s'incurvent vers le ciel. L'édifice semble naître de la surface du lac. La femme a le dos calé contre le bas d'un tronc. On ne voit pas son visage masqué par l'appareil photo et une partie de sa longue chevelure brune. Sa main droite est figée en attente du déclic. Son bras gauche, rigide, soutient l'objectif. Elle patiente devant un de ses compagnons, au loin, incongru dans le cadre du futur cliché. Elle ne veut immortaliser que le Pavillon d'or et les éléments de la nature qui le ceignent. Elle guette le bon instant tout en savourant la sérénité de l'endroit.

Derrière elle, le paysage où s'entrelacent cèdres, bambous, anémones et rochers s'anime soudain. Une ondulation déforme l'arrière-plan naturel. Comme si une vague d'air frais soufflait sur cette image bucolique. Une déformation lente en sinusoïde, telle l'illusion de mouvement produite par une toile cinétique de Vasarely. De cette courbure douce, une lame effilée surgit sans bruit.

Un éclair métallique né de nulle part.

L'acier lui tranche la gorge au moment précis où son doigt appuie sur le déclencheur. Le bruit répétitif de la rafale photographique couvre le gargouillis de sa carotide sectionnée. Un jet vermillon éclabousse le vert alentour. D'un rouge plus déplacé que complémentaire. Les deux mains de la femme lâchent l'appareil et se portent à sa gorge pour y interposer une digue dérisoire. L'appareil, réglé en mode automatique, continue ses prises de vue en tombant dans le lac. Ayant basculé vers l'avant, le corps a encore quelques soubresauts avant de s'immobiliser au ras de l'eau.

Une mare de sang auréole rapidement la face plaquée au sol de la victime, puis se mêle en une lente volute dans l'eau du lac.

Incrédule, son œil droit fixe la terre qui boit sa vie.

La disparition de l'arme a été aussi preste que son apparition.

L'ondulation du paysage s'est reproduite en sens inverse.

La toile de fond est de nouveau immobile.

La sérénité reprend ses droits.

# SOUTERRAIN

*Mes paupières se soulèvent lentement.*

*Apparition.*

*Révélation plutôt — en fondu au noir — d'une image en plan fixe.*

*Puis, une succession de flashes.*

*Un espace carrelé, éclairé par une lumière crue.*

*Un torrent de personnes pressées qui se croisent.*

*Un large couloir de métro.*

*Des gens.*

*Pas n'importe quels gens, ce sont tous des Japonais.*

*Beaucoup avec des parapluies repliés, certains avec des masques en papier sur le bas du visage.*

*Quelques jeunes ont des écouteurs vissés aux oreilles et leurs doigts tapotent des écrans tactiles.*

*Un double flux. Certains sont impatients de sortir à l'air libre, d'autres vont s'agglutiner dans les tubes métalliques qui les transporteront ailleurs.*

*Mes yeux sont tout à fait ouverts désormais.*

*Mon regard fixe. Impossible de changer de cadre.*

*Je suis terrorisé.*

*Qu'est-ce que je fous là ?*

*Les secondes passent et toujours ce même interlude de passagers se hâtant sans me voir.*

*Parfois, un regard transparent m'effleure, et puis plus rien.*

*Aucun son, aucun bruit de pas, un film muet en plan fixe.*

*Faire, dire quelque chose, mais mes cris restent à l'état de projet.*

*Encore quelques instants à fixer le courant humain, et l'image devant moi s'estompe.*

*Le noir se fait de nouveau, la foule de Japonais se rétrécit en un halo minuscule. Une tête d'épingle.*

*Jusqu'à extinction.*

Tu ouvres les yeux sur la tristesse de ton appartement charentais. Tu as dû t'assoupir quelques minutes. De maigres périodes que ton insomnie chronique t'octroie.

Pour ne pas devenir fou.

Surtout la nuit.

Ces rares répités sont remplis de rêves étranges ou sombres. Comme à l'instant. Tu n'aimes pas rêver du Japon, c'est si douloureux pour toi... Et pourtant, c'est la première fois que tu l'abordes par les couloirs du métro. Il y a du changement, tu ne files plus directement au Temple. C'est un léger progrès.

Maintenant, ton regard est dirigé sur le salon illuminé par les saccades de ton écran de télé et ses émissions nocturnes à la con. Le son, réglé bas, est tout juste audible. Pourquoi gardes-tu ce vieux poste alors que tu as banni un maximum d'appareils électroniques de ton

environnement ? Tu t'es dit que tu ne le remplacerais pas lorsqu'il serait foutu. C'est un modèle qui a échappé à l'obsolescence programmée. Il tient toujours le coup, comme toi. Entendre des voix ineptes, même ténues, te tient compagnie. La vie d'ermite a ses limites. Chaque fois, c'est la même chose, le petit écran te gave vite et son ronron ne te berce pas plus que ça.

Tu l'éteins en t'escriant sur le bouton de la télécommande. Faudrait que tu changes les piles. Tu devrais fouiller les tiroirs de ton bureau pour en dénicher des neuves. Mais tu sais que tu ne le feras pas. As-tu des piles crayons en réserve, d'abord ? Et puis merde, l'important est d'avoir aveuglé, tel Ulysse, le cyclope cathodique. Bien que tu saches que la pression de ton index le ressuscitera plus tard dans la nuit.

Tu te traînes vers le frigo et tu décapsules une bibine fraîche. Un infime moment de bonheur volé à ta déprime de noctambule en chambre. Delerm a si bien décrit cet instant avec sa gorgée universelle, sa mousse râpeuse qui procure un nirvana éphémère. Un délicieux picotement des bulles banderilles sur ta langue et contre ton palais avant la première déglutition régénératrice. Doublement régénératrice, avec cette canicule qui n'apporte pas de vraie fraîcheur nocturne et qui te cloître dans ton F2 en journée. Tu as au moins une excuse pour ne pas mettre un pied dehors. Car depuis une dizaine d'années, aucune saison, aucune température ne t'incite à sortir. Tu n'as pas envie de voir tes semblables. Pourtant, cette ville historique possède un charme indéniable. Les balades le long de sa rivière sont des moments privilégiés pour le promeneur solitaire.

Ton rêve étrange t'a flanqué le frisson et la nausée. Le dehors, même attrayant, et l'inconnu te font peur. Tu ne supportes plus tout ça. Tu as décidé de ne plus parler, de ne plus toucher personne.

Tu t'arranges pour aller acheter ton minimum vital à la petite épicerie arabe du bout de la rue lorsque les clients affamés à heure fixe l'ont désertée. Le patron, un vieux Marocain qui n'a pas traîné ses babouches dans son pays depuis quarante ans, connaît tes manies. Un hochement de tête à ton entrée puis, avec le sourire, il enregistre tes achats sans un mot. À ta sortie, il te gratifie rituellement d'un *À la prochaine, Inch'Allah !* auquel tu réponds par un *Merci, à bientôt* murmuré. Enfermé chez toi, tes journées sont semblables à tes nuits. Tout aussi improductives, inutiles. Sauf que tu sombres dans de brèves plages de sommeil. Sans rêve, celles-ci. Tu récupères un peu, même si tu te réveilles légèrement abruti et baignant dans ton jus. Tu n'as jamais opté pour un climatiseur et ton brasseur d'air — vestige de tes pérégrinations outremer — est handicapé depuis des lustres. Il tourne au ralenti, grince des articulations. Il est comme toi, il n'a plus l'âge des prouesses et des records de vitesse. Sauf que toi, tu ne tournes pas rond.

Dans le dico, tu as trouvé un mot qui correspond à ton emploi du temps monotone : *estivation*. C'est un phénomène similaire à celui de l'hibernation, lorsque certains animaux tombent en léthargie en période hivernale afin de s'économiser. Dans ton cas, ça se passe en été, durant les périodes les plus chaudes et les plus sèches. Idem pour les crocodiles qui ont tendance à s'enfouir dans la vase et les escargots qui ne sortent pas de leurs coquilles lors de grosses chaleurs. Une forme de vie ralentie pour surmonter des conditions ambiantes défavorables avec des fonctions vitales extrêmement réduites. La température corporelle baisse, la fréquence cardiaque et les mouvements respiratoires itou. Dans son sommeil vaseux, le saurien — tu te préférerais en prédateur des marais plutôt qu'en invertébré de Bourgogne prompt à finir en persillade — a besoin d'un minimum d'énergie pour ses fonctions vitales. Avant de choir dans cette inactivité, il doit donc accumuler des réserves de graisses et de sucre pour les métaboliser tranquillement. Contrairement au règne animal, ton inertie fait partie des non-périodiques qui se produisent pour surmonter — ou fuir — des difficultés. Cette catégorie fait écho à une grosse fatigue causée par une maladie, une drogue ou une blessure. C'est la troisième cause qui te concerne. La tienne est psychologique et béante. Elle t'a laissé sur le flanc.

Tu penses à tout ça en finissant ta topette en deux grandes goulées. Une éructation libératrice ponctue ton bonheur houblonné. Une bibine biberonnée, un rot, et te voilà tel un nourrisson souriant aux anges. Ta joie est de courte durée.

Depuis combien de temps n'as-tu pas eu une vraie conversation ? Les quelques mots échangés avec ta jolie voisine ne comptent pas.

Pourtant, parfois, t'aurais envie de prolonger un peu plus vos stations sur palier. Elle a compris que ça te coûtait déjà, les quelques vocables expédiés. Elle clôt le non-débat tout en ouvrant ou fermant sa porte.

T'es con ! Une belle jeune femme à portée de main et de voix, ça ne se refuse pas. Et puis quel sourire elle a !

Tu devrais peut-être...

# VOISINE

Cela fait six mois que j'ai posé mes valises à Rochefort. Une ville plutôt bourgeoise avec un centre historique. Une agglomération tranquille, immortalisée par une comédie musicale et par un passé militaire datant de Louis XIV. Une ville pratiquement jamais citée dans les unes négatives des journaux. Un bon coin pour me retirer et passer inaperçue. Comme *le Monsieur du troisième*.

C'est le concierge, *Monsieur Paul* — les personnes âgées attirent cette formule de politesse et sa majuscule — qui a lancé la mode. Donner un surnom imagé aux locataires. Sûrement longtemps avant que j'atterrisse dans cette copropriété. *Monsieur Paul* est chauve, efflanqué, a l'œil vicelard et une haleine parfumée à l'aïoli. Je me demande comment ce cerbère décati m'a surnommée en privé.

Il me donne peut-être du *la demoiselle à côté du Monsieur du troisième*. Un peu long quand même. Ou alors *la demoiselle de Roche...* non, déjà pris par Jacquot de Nantes. Finalement, à voir son regard lubrique remonter le long de mes robes courtes, *Monsieur Popaul* — pourquoi je ne m'y mettrais pas moi aussi ? — a dû m'attribuer un sobriquet plus polisson.

*Le Monsieur du troisième* a certes un nom, mais je l'appelle comme ça. Comme tous les résidents de l'immeuble. Je l'ai croisé vers onze heures. Bref ! Je rentrais et *le Monsieur du troisième* sortait. Tous les deux, côte à côte, sur le palier devant nos portes respectives. Ce qui est rare, car il vit claquemuré. Je reste parfois des jours sans le voir. Je l'entends peu, il est discret. Pourtant je suis sa voisine. Ma porte est collée à la sienne.

*Le Monsieur du troisième* m'a rendu mon sourire. Comme d'habitude. Lui, c'est un gentil, ou un qui a souffert, voire les deux. Il est encore pas mal physiquement, malgré la soixantaine entamée. Grand et mince, le blanc des tempes s'arborisant avant de se noyer dans une chevelure brune encore dense, un visage allongé et intéressant. Les yeux, surtout, qui sont tantôt bleus, tantôt violets. Et doux. Il a dû en tomber, des filles, avec un tel regard. Ma mère disait que les yeux sont caméléons, ils prennent la couleur de ce qu'on admire le plus. *Le Monsieur du troisième* a dû beaucoup regarder le ciel. Des lilas en fleurs aussi. Je l'imagine allongé sur le dos, en montagne, les yeux dévorant l'azur.

On sent qu'il ne fait aucun effort pour se vêtir. Il n'a aucune coquetterie. Il doit saisir au hasard quelques fringues pour sortir, appropriées à la saison. Les couleurs du pantalon et du pull pas vraiment assorties. Il n'y a que la chemise qui ne change pas. Toujours le même col informe qui dépasse, de gros carreaux bleus sur fond beige. Il doit dormir avec... pourtant elle paraît propre. Faut dire que je le croise si rarement. En ce moment, le niveau élevé du mercure aidant, il porte sa chemise fétiche par-dessus son pantalon de toile. Il est pieds nus dans des *dock-side* fatiguées. Aucun déodorant ni eau de toilette. J'ai le nez fin. Ça doit être le genre à n'utiliser que du savon de Marseille. Le gros cube authentique, saturé d'huile d'olive qui rend la peau douce. Lui donnant un air plus juvénile, sa chevelure négligée par les ciseaux réguliers d'un coiffeur est mi-longue et bouclée. Malgré ce laisser-aller et la tristesse qu'il dégage, il a de l'allure.

Du charme.

Je me demande ce qu'il fiche de ses journées. De quoi vit-il ? Il doit se poser les mêmes questions à mon endroit. Ou pas. J'ai l'impression que, de temps en temps, il pourrait me parler vraiment. En plus du sourire et du *Bonjour* susurré.

Sur sa porte, un bristol écorné est punaisé : *Madame et Monsieur P. Karban*.

Le nom a une drôle de consonance. On doit dire — *an* ou — *ane* à la fin ? Ce nom sonne géographique.

Apparemment, Madame ne vit plus ici. Il est seul, j'en suis certaine. À quel prénom pourrait correspondre le P ? Paul — non, pitié pas comme le concierge ! — Pierre, Philippe, Patrick, Philémon, Pépin...

Allez ! La prochaine fois, je lui tends la main, j'accentue mon sourire et je lui dis le mien... de prénom et lui demande le sien.

Chiche !

# UNDERWOOD

*Encore ce mouvement lent des paupières.*

*Même position et même regard fixe sur le couloir de la station de métro japonaise.*

*Les flashes s'atténuent, sont moins brutaux.*

*Défilement urbain continu sans aucun bruit. Je redeviens un regard sourd.*

*Deux geishas. Deux taches fardées incongrues dans la masse uniforme.*

*Une très jeune et l'autre beaucoup moins. Mêmes tailles. Elles marchent à petits pas précieux.*

*Visages de craie blanche, sourcils peints en virgules horizontales, lèvres rouges redessinées au millimètre avec un sourire flottant.*

*Kimonos moirés, obis larges et portées haut, coiffures architecturales et symétriques avec ornements floraux.*

*Le maquillage fige les masques quasiment identiques de ces deux poupées, leur proposant une filiation.*

*Elles disparaissent de mon faisceau oculaire.*

*Trop étroit.*

*Émergeant du flot, une jeune fille s'arrête et me fait face.*

*Elle me regarde intensément.*

*Une collégienne avec un joli minois.*

*Teint d'ivoire, yeux en amandes et jolies lèvres roses. Une coupe au carré d'un noir de jais à la Louise Brooks.*

*Son uniforme la rajeunit encore. Le haut ressemble à un costume marin blanc et la jupe bleue plissée lui arrive au-dessus des genoux.*

*J'examine le reste : mi-bas clairs et mocassins noirs légers ainsi qu'un sac à dos.*

*Elle reste quelques secondes immobile, son visage est sérieux. Puis, elle sort un Smartphone de sa poche, me prend en photo, le range, se détourne et part.*

*Elle va sortir de mon champ de vision lorsqu'une force intérieure me propulse vers l'avant.*

*Fini le blocage. J'avance et, mû par une envie irrépressible, me retourne. Il y a un panneau publicitaire derrière moi. Plaqué sur le mur carrelé, le visage d'un businessman vantant le forfait d'un appareil électronique.*

*Rien à foutre ! Je veux la revoir avant qu'elle ne s'échappe.*

*Je la cherche des yeux.*

*Je reconnais sa silhouette, son sac à dos. Là-bas.*

*Elle prend la direction des trains de banlieue. Toujours autant de monde et toujours aucun son.*

*Personne ne fait attention à moi. Je suis invisible pour les autres et eux le sont aussi entre eux.*

*Je ne suis toujours qu'un regard. Je n'ai pas l'impression de marcher, de posséder un corps. Je me sens ondoyer dans une sorte de lévitation.*

*Pas le temps d'y réfléchir, je progresse.*

*Je la suis.*

*Je me rapproche.*

*Mais le halo de plus en plus minuscule rétrécit l'image de sa démarche élégante.*

*Jusqu'à extinction.*

Tu te rétablis dans ta réalité déprimante. Quel connard de réalisateur peut tourner cette histoire dans ta tête ? Qui a appuyé sur la télécommande négative de ton cerveau ? Le Japon te hante, c'est normal. Pourtant, c'est la deuxième fois que tu n'endures plus le fameux cauchemar, celui qui a ruiné vos deux vies. Le seul bénéfique de ce passage insolite est d'avoir fait battre l'insomnie en retraite. Momentanément. Tu mates ton réveil, rare objet numérique rescapé de tes coupes claires : 2 h 30.

Fait chier ! Ta fatigue, la chaleur et... le reste ! Tout te fait chier ! Combien de temps t'es-tu assoupi ? Pas longtemps, ta carcasse pèse des tonnes en se traînant vers la mousse rédemptrice. Tu entends le ronronnement du climatiseur de la voisine. C'est ce qui a dû te bercer. Tu repenses à ton rêve différent. Vas-tu en renouer le fil la nuit prochaine ? Tu as envie qu'il se prolonge malgré le pays maudit dans lequel il te plonge.

Voilà que tu suis les petites écolières maintenant. Ça t'excite ? Mais non, juste de la curiosité, t'as envie de savoir la suite, comme dans les séries télé, lorsque la pub interrompt l'action en plein *cliffhanger*, quand le suspense est à son paroxysme.

Tant qu'à s'exciter, imagine ta voisine, allongée sans rien entre ses draps, odalisque alanguie dans la fraîcheur déversée de son climatiseur...

La *Kronenbourg* te rassérène. Tu l'accompagnes de quelques arachides naturelles que ton épicier marocain te glisse toujours en guise de cadeau. Il faudra que tu penses à renouveler ton stock de gâteaux sucrés, la prochaine fois. Ton frigo et ton buffet sont en manque. Tu peux tout bouffer sans prendre un gramme, et ça, depuis toujours. Tu stockes sans grossir, faut bien avoir un peu de veine dans cette putain de vie.

Cette séquence japonaise inhabituelle te turlupine. Et si tu notais ces premières images oniriques ? Les mettre au propre sur papier ferait filer le temps. Un but, voilà ce qu'il manque à ton désert insomniaque. Et puis, ça fait si longtemps que tu n'as pas écrit. Avant, tu ne pouvais pas t'en passer. Tu ne pensais qu'à ça et... à elle bien sûr.

L'époque où vous étiez DEUX. « Le contraire de UN » comme l'a si bien décrit Erri De Luca dans ses courtes nouvelles ciselées. Avec UN, on meurt de solitude, avec DEUX, on revit.

Toi, depuis, tu meurs à petit feu.

Écrire avec quoi, d'abord ? T'as tout bazardé, l'ordi, l'imprimante. T'en avais marre de te faire bouffer, cannibaliser par les multinationales géolocalisantes, *GAF*A et compagnie. Pareil pour *Shazam* avec sa musique désincarnée en boîte, ses pubs et ses vidéos qui te suivaient jusque dans les chiottes. *Shazam*, tu parles d'un nom ! Aller choisir la formule magique, un condensé des dieux de la mythologie, qui transforme le pékin moyen en Captain Marvel, faut être tordu. Eux, transforment n'importe quelle individualité en pékin moyen, repérable et prévisible. Le mot ésotérique métamorphose désormais non pas en super héros, mais en super zéro. Putain de progrès ! Du coup, t'as tout largué. Plus de box, plus de courriels. T'as même abandonné la télé câblée, résilié les contrats. TCM avec ses vieux classiques dont tu... vous ne vous lassiez pas. T'avais trop peur de tomber sur un film vu avec elle. Trop de souvenirs côte à côte auraient afflué.

Insoutenables.

Tu as juste gardé ta vieille chaîne stéréo et ta collection de vinyles que tu repasses en boucle. Le premier album de Led Zep, entre autres. *Dazed and Confused* sublime morceau de 6'30 » qui colle à ton désespoir, *Sidéré et Déboussolé... si longtemps — ma douce, je ne sais*

*pas où tu es allée... Mon adorable petit bébé, je ne sais pas où tu es allée...* Tes larmes coulent dès les premières notes de basse, rehaussées par celles, cristallines, de la guitare de Jimmy. Ça te fait mal. Ça te fait du bien. Tu ne peux t'empêcher d'y user ton saphir. Le disque gratte, depuis le temps. Tu essuies tes joues et soulèves le bras de la chaîne.

Penser à autre chose. Vite !

Tu torches ta bière et le nom s'imprime en gros dans ton lobe frontal avec son lettrisme d'origine. Marqué en lettres dorées sur le métal noir de la machine : *Underwood*.

Un modèle de 1929 avec quatre rangées de touches, ruban bicolore, commande par levier, trois interlignes réglables. C'était quand tu te prenais pour Dashiell Hammett ou John Fante. Tu te la jouais écrivain amerloque des années trente. Auteur fauché de romans noirs, avec le feu sacré. N'empêche qu'avec son crépitement métallique qui soulait ton entourage, t'avais quand même pondu ton unique bouquin, *La mort dans lame*. Un titre changé par la maison d'édition qui avait préféré *Mortel puzzle*. Les jeux de mots en couverture passaient mal, soi-disant. Des femmes assassinées et mutilées aux quatre coins du monde par un psychopathe, s'évanouissant littéralement dans le décor. Le genre gore, à la mode, avait titillé plus d'un lecteur. T'avais raflé des prix avec — Meilleur policier horrifique, Grand Prix Hémoglobine, Meilleur Thriller fantastique, Prix Sang pour Sang. Tout le monde l'avait pris au premier degré, personne n'avait su lire entre les lignes. Pas grave, car tu n'y voyais que le non-dit, et elle aussi. Tu avais eu des tirages auxquels personne ne s'attendait. Ton éditeur en particulier. D'ailleurs, si tu peux encore remplir ton frigo de bibines, c'est grâce à ce polar. Il est toujours publié en poche et réédité. Tes droits d'auteur, pas si modestes, te maintiennent à flot. Tu es à l'abri du besoin. Et les tiens, de besoins, sont de plus en plus ténus depuis que...

Tu sais où est rangée ta machine. Dans le débarras du sous-sol pompeusement appelé cellier par le concierge. Tu vas aller la chercher. Tout de suite. T'as juste à sauter dans un futsal et une chemise. Ta chemise. La vieille *Underwood* a besoin d'une révision complète, d'un décrassage. Comme toi. Tu espères que le réparateur tchèque porté sur les alcools blancs et qui a de l'or dans les doigts est toujours en vie. Avec son échoppe à l'ancienne dans le vieux centre-ville, c'était un artiste dans son genre. Tu l'avais connu lorsque... Diane — tu as du mal à prononcer son nom, même dans ta tête — était tombée dans un trou d'eau, en Ardèche sous une cascade, avec son appareil photo. Une glissade sur les rocs mouillés. Elle n'avait pas voulu t'écouter, avait préféré prendre un chemin plus risqué pour saisir une prise de vue unique. Diane était comme ça, têtue et solitaire parfois.

Tu l'aimais pour ça aussi.

Il avait pris son temps, le génie de la mécanique, mais le résultat avait été plus que probant. Il avait tout démonté, séché de la plus grosse pièce à la plus infime, tout remonté, tout vérifié.

Et ça avait marché.

Diane l'aurait embrassé, le roi de la bricole.

Son appareil photo argentique, elle y tenait tellement.

Autant que toi à elle.

# PALIER

Furibarde, j'étais, contre *Monsieur Popaul*. Quel vieux faux cul ! Le saligaud m'a coincée contre les boîtes aux lettres. Un lourd sac de courses dans une main, la clé dans l'autre pour refermer ma boîte et deux factures dans la bouche, je n'ai pas pu m'esquiver. Et il en a profité pour me passer une louche grasse et traînante sur les fesses. Putain, la colère qui m'a prise ! J'ai lâché le sac, craché les enveloppes et lui ai choppé les couilles. Et j'ai serré. J'ai cru qu'il allait calancher, vu sa pâleur subite. Sa trique s'est évaporée et j'ai desserré l'étau. Des bites, j'en ai eu ma dose cette semaine. *La prochaine fois, ça sera l'hosto et la chaise roulante pour toi, pépé !* J'ai érucaté. J'ai récupéré sac et courrier et j'ai tourné les talons sans un regard. J'ai pris l'escalier quatre à quatre pour ne pas l'avoir dans mon champ de vision en attendant l'ascenseur.

Il gémissait encore quand j'ai atteint le premier.

J'étais à peine calmée en arrivant deux étages plus haut, lorsque *Vous êtes encore plus charmante quand vous avez couru*, la phrase du *Monsieur du troisième*, m'a scotchée net. Il venait de sortir de l'ascenseur avec un gros carton dans les bras. Je suis partie dans un fou rire libérateur. Essoufflée par la colère, les escaliers et le rire, ma poitrine en a profité pour se montrer encore plus effrontée sous le tissu léger de ma robe d'été. Il avait son charmant sourire habituel, en moins triste. Une aussi longue phrase dans sa bouche, c'était inespéré. Un compliment, en plus, et spontané, ça faisait un bail.

Il m'a remise d'attaque, ma contrariété s'est volatilisée et j'ai dit *Merci ! Je peux vous aider ?* Il avait l'air d'en baver avec son carton et cette chaleur quotidienne usante. J'ai posé mon sac, balancé mon courrier sur le paillason et lui ai gentiment pris son trousseau des mains. Dans la manœuvre, j'ai dû effleurer ses doigts, car il a rosi. Nous étions très près, j'ai senti sa gêne.

Tout en faisant jouer sa clé dans la serrure, j'ai demandé, *si ce n'est pas indiscret*, ce qu'il trimballait de si lourd. Il m'a dit que c'était une vieille machine à écrire, une *Underwood*. Est-ce que je connaissais ? J'ai ouvert sa porte en grand et la conversation s'est prolongée sur le seuil. J'ai fait *Oui, bien sûr, comme dans « Hammett » le film de Wenders et Coppola, avec Frédéric Forrest*. J'avais à peine prononcé ça qu'il y a eu des étoiles dans ses yeux — franchement violets pour le coup. Il m'a demandé où et quand je l'avais vu. *Sur TCM, il y a peu !* Il est parti dans une logorrhée incroyable. Intarissable, qu'il était. Il m'a dit qu'il adorait le cinéma d'avant, pas par pure nostalgie, plutôt à cause des scénarii de l'époque, du montage qui prenait son temps, des acteurs qui faisaient rêver. Il était aux anges. Je lui ai trouvé un beau timbre de voix, sublimé par sa passion. Je l'ai écouté un bon moment et, apparemment, le carton ne pesait plus rien dans ses bras. Il l'avait oublié. Moi, je le regardais et je buvais ses paroles.

*Excusez-moi, je vous embête, vous avez à faire*, a-t-il dit pour conclure, *et merci pour la porte !* J'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur. En voyant le désordre et le sentiment d'abandon, j'ai eu la gorge serrée. Mais, j'ai fait comme si de rien n'était. Il a pénétré à l'intérieur, s'est retourné et m'a gratifié de son beau sourire :

— Au fait, je m'appelle Prudent. C'est ma mère qui... je vous en parlerai peut-être un jour... je ne le confie jamais à personne. C'est tellement tarte et je ne m'en sers pas, à part pour la paperasserie administrative. *Le Monsieur du troisième*, ça me va bien, finalement. Je préfère.

J'ai haussé les épaules pour signifier qu'on ne choisissait pas son prénom.

— Moi, c'est Nadine.

Et là, son sourire s'est figé.

# SABRE

*Dans un compartiment de train.*

*L'impression d'être assis sur une banquette.*

*Presque plus de flashes.*

*La collégienne japonaise est en face, coincée entre deux hommes d'affaires.*

*Mêmes costumes sombres, mêmes cravates passe-partout, même impassibilité. Normal, ils roupillent. Les trois-quarts du wagon roupillent. Sauf elle et quelques autres, concentrés sur leurs Smartphones. Toujours aucun son. Je m'habitue. Personne ne fait attention à moi. D'ailleurs, suis-je vraiment présent ? Pour l'être, il faut un corps.*

*Et je ne sens pas le mien.*

*Je m'attarde sur le panneau des stations. Au-dessus de la porte du wagon. Je note Yokosuka line. Mon regard redescend et tombe sur un jeune type qui, lui, a manifestement un corps. Et il s'en occupe. Tout en actionnant son pouce sur un écran, son autre main est glissée dans son pantalon de survêtement. Au niveau de l'entrejambe. Il se paluche. Et tout le monde — les éveillés — s'en tape. Détail sordide, il renifle de temps à autre le bout des doigts de sa main travailleuse.*

*Le train stoppe. Station Kamakura. Ma collégienne descend, comme beaucoup d'autres passagers.*

*Je la suis. Une horloge électronique affiche la date, je crois deviner entre les chiffres et les caractères le 15 juin 2018.*

*À dix ans d'écart, ce serait le lendemain de... Bordel de merde !*

*Nous quittons le quai pour un sentier touristique, c'est fléché japonais et anglais. Toujours ce silence pesant.*

*Des escaliers avec des marches en bois et en terre, des sentiers fleuris qui serpentent en montant. Une nature disciplinée par des sécateurs méticuleux. Je mets mes pas dans les siens, parmi des grappes de visiteurs qui s'effilochent dans les montées.*

*Une succession de temples Judodo, Sanmon, Ogane, Butsuden, Daihojo, des cours intérieures dallées, des toits en pagode, une cloche énorme. Nous croisons quelques moines, têtes baissées et silencieux, en robe jaune.*

*Une pluie fine se met à tomber. Brillance plus marquée du vert alentour.*

*Les touristes s'abritent, elle continue, la pluie ne semble pas la gêner.*

*Moi non plus. Je ne ressens rien.*

*Il n'y a plus que nous deux pour aborder le dernier escalier, et encore, suis-je réellement présent ?*

*Nous arrivons au sommet. La récompense est devant nos yeux. Shariden et ses deux toits superposés, dont les huit coins semblent prier le ciel. Une dent de Bouddha, relique sacrée, est conservée à l'intérieur. Je le sais, je suis déjà venu ici.*

*La jeune fille contourne l'édifice et s'approche de l'orée de la forêt, située à l'arrière.*

*Elle s'arrête tout près des premiers arbres, se statue. Son bras tombe le long de son corps et son Smartphone lui échappe. Je le distingue à terre. Sur l'écran, bien visible, il y a sa dernière photo enregistrée. Prise dans le couloir du métro quand elle me fixait. Je devrais être dessus. Mais non ! Il n'y a que cette ridicule affiche, avec ce type et son sourire à quarante-cinq dents qui vantent des forfaits électroniques.*

*Je n'existe décidément pas.*

*Devant elle, le tronc d'un pin parasol semble onduler. Et, issu de cette ondulation nonchalante, un sabre courbe se matérialise. Le manche est tenu fermement sans qu'on puisse distinguer les mains qui lui font décrire un lent arc de cercle.*

*Je suis terrorisé. Je sais qu'il va s'abattre. Je veux crier. Rien ne sort de ma gorge. Comment le pourrai-je ? Je ne suis pas fait de chair. Le manieur de sabre non plus.*

*Le son fait enfin irruption. Le cri m'explose les tympons. Ce n'est pas le mien, c'est celui de la jeune fille.*

*Je visualise l'éclair de la lame, j'entends le chuintement de l'air lorsqu'elle plonge vers le cou tendre...*

*Et tout disparaît !*

Tu te réveilles en sueur dans ton fauteuil. La bouche sèche. Vite, une bière ! Tu trembles en la décapsulant. Calme-toi, ce n'est qu'un cauchemar, ce n'est pas la réalité. Tu bois. La bibine te paraît amère. Aucun plaisir. Juste le besoin de t'hydrater. Tu hésites devant ta platine. Non, pas tout de suite ! Après l'écriture, peut-être.

Ton *Underwood* est en place sur le bureau. Une feuille blanche déjà engagée. Tu savais que le rêve continuerait cette nuit. Tu dois tout retranscrire pendant que c'est frais dans ta mémoire. Tu t'assieds devant. Tu es maintenant plus apaisé. Ce sabre sacrificiel sorti de nulle part est comme un effet spécial de cinéma. Une illusion. Ce rêve te fait penser au « Predator » de John Mc Tiernan. Tu revois cet immonde Alien sur pellicule guettant ses proies dans la jungle. Ayant le don de se fondre dans le paysage, ses futures victimes ne le voient pas arriver. Seule une houle déformant la forêt, due au déplacement rapide de son corps silhouetté, le signale au spectateur. Dans un premier temps.

Ton rêve t'a secoué. Le Japon toujours. En épisodes. Le fait aussi d'être immergé dans l'action. Tout près. Et passif. Que peut faire un regard, à part constater ?

Constater... comme il y a dix ans.

Tu commences à taper. Le cliquetis des touches te fait du bien. Depuis que tu as rapporté l'antique machine révisée, tu retrouves tes sensations. Une vraie dactylo qui utilise tous ses doigts. Le vieux Tchèque — qui s'est déclaré Slovaque, avec un air courroucé quand tu t'es trompé sur sa nationalité — t'as accueilli avec une étincelle de plaisir dans les yeux et a accepté de te dépanner. Ta bévue sur son peuple a confirmé que tu ne l'avais pas vu depuis longtemps. Plus de vingt ans, au moins, depuis la partition de la Tchécoslovaquie en deux pays distincts. Il ne t'a pas fait payer, il a juste mentionné *Et bonjour à votre dame... quelqu'un qui aime autant son appareil photo, ça ne s'oublie pas...* Tu ne t'es évidemment pas étendu là-dessus avant de le remercier. Pour la gratuité et le plaisir à venir de taper sur une surface blanche

Tu as rapidement mis en pages les deux premiers rêves. Cette nuit, le troisième, beaucoup plus effroyable, te donne du mal. Surtout la fin avec le sifflement du katana et sa lame de soixante centimètres. Tu imagines les dégâts.

Tu les as déjà vus.

Tu termines le court texte. Le silence revient et ta bière, même tiède, te paraît enfin agréable. Cette machine est bruyante, tu vas réveiller tout l'étage et surtout ta voisine. Tu ne peux pas nier que tu penses souvent à elle depuis votre échange — ton monologue plutôt — sur le palier. Elle t'a troublé. Deux fois, coup sur coup. Avec ses petites tenues d'été, ses seins tendus sous le tissu. Et avec son prénom aussi.

Nadine, l'anagramme de Diane à un N près. Elle ne t'inspire pas de haine, loin de là. Cette fille est faite pour l'amour.

Vas-tu poursuivre au moins des discussions ? Ça n'engage à rien...

Si elle en veut plus — cette fille n'a pas froid aux yeux, ça se sent — que vas-tu faire ? Couper court à toute velléité ? Lui parler de ton histoire fusionnelle avec Diane ? Lui dire que tu étais amoureux, totalement. Que tu faisais corps et esprit avec elle. Que tu t'en souviens toujours, que c'est indélébile.

Ses heures heureuses encombrant ton subconscient.

Elles sont irremplaçables.

Elles te bloqueront toujours.

Même une simple passade physique te semble impossible.

# TOKYO SHIMBUN

*Quotidien du 16 juin 2018.*

*Extrait du site Web — rubrique fait-divers – version internationale.*

## **Sacrifice au temple**

**KAMAKURA CITY** — Hier dans la matinée, à l'occasion d'une sortie scolaire, un groupe d'écoliers et leur professeur ont fait une découverte macabre. Un des élèves qui s'était éloigné dans les bois derrière le temple Shariden a buté sur le cadavre affreusement mutilé d'une collégienne. Ce temple fait partie du vaste ensemble bouddhiste Engaku-ji, situé à gauche de la Yokosuka line. Dès la sortie de la gare, les touristes nombreux peuvent y accéder à pied et admirer cet endroit, véritable trésor national. La jeune victime, dont le nom n'a pas encore été communiqué par la police, a eu la gorge tranchée par une arme blanche du type sabre katana. La tête était pratiquement séparée du corps, prouvant la violence et la brutalité du coup.

On peut imaginer le choc dans lequel doit se trouver le jeune garçon qui a été confronté à une aussi horrible image. Dépêchée sur place, une cellule psychologique a pris en charge toute la classe concernée par cette tragédie. Malgré les nombreux visiteurs dès l'ouverture de l'espace, et l'appel à témoin lancé aussitôt, personne ne s'est encore manifesté.

La population locale est doublement bouleversée dans ce haut lieu du Bouddhisme zen.

En attendant, les enquêteurs de la brigade scientifique venus spécialement de la capitale s'activent sur la scène de crime à la recherche du moindre indice.

# NADINE

J'ai passé la soirée d'hier sur mon ordinateur. J'ai tapé sur Google le nom du *Monsieur du troisième* : Karban. Et j'ai lancé les recherches. Je n'ai abouti qu'à une petite ville du nord-ouest de l'Inde. Je savais que ce nom m'évoquait un terme géographique. Fausse piste.

En tapant Prudent Karban, rien. Personne ne s'appelle comme ça. Du moins, pas sur la toile.

J'allais abandonner quand une idée saugrenue m'a effleurée. J'avais installé un logiciel générateur d'anagrammes et autres jeux phoniques sur les mots. J'ai rentré toutes les lettres, nom et prénom. Des choses aberrantes et drôles en sont sorties. Les délires des cerveaux féconds de l'OuLiPo capables de sortir une centaine d'homophonies, simplement par jeu des mots, se sont bousculés dans ma tête. Amusée sans être satisfaite, je n'ai adjoint que la première lettre du prénom au nom. Toujours rien. Puis, j'ai pris seulement les deux premières lettres du prénom, adjointes au nom. Et là, un résultat m'a attiré l'œil : *K. Pranbar*. Je connaissais ce nom et le K, dans mon esprit, correspondait à Karl.

Karl Pranbar a été l'écrivain d'un seul livre, *Mortel puzzle*. Un polar macabre avec des jeunes femmes découpées en morceaux, un tueur insaisissable commettant ses forfaits dans différentes capitales du monde, sans mobile apparent pour relier les meurtres entre eux. Si ce n'était la méthode d'exécution avec des armes blanches sophistiquées. Chaque pays n'ayant à déplorer qu'une ou deux victimes, les polices nationales ne s'intéressaient guère à cet épiphénomène sanglant. Seul, un détective, Luc Paduret, un privé de la vieille école, style Philip Marlowe, s'obstinait à résoudre l'énigme. Je me souvenais de sa traque d'un invisible démon, doublée d'une descente aux enfers assez réussie.

Je l'avais bouquiné avec ferveur et célérité, l'année de mon bac. Le livre était déjà en collection Poche et continuait à fasciner les jeunes générations. Il pouvait se lire au premier degré, avec une trame policière solide, tout en laissant des espaces pour un lecteur plus sagace. J'avais été une de ces lectrices-là.

Avec un nom pareil, j'avais toujours été convaincue que Pranbar était un pseudo. Bingo ! Mon voisin était vraiment très *Prudent*. Mais pourquoi jouait-il les Salinger ? Certes, son bouquin avait eu un grand succès, mais il n'avait jamais été assailli par des hordes de journalistes, guettant le moindre de ses gestes. Comme l'avait été l'ermite du New Hampshire jusqu'à son dernier souffle. Malgré sa notoriété passagère, Pranbar n'était pas du même calibre. Ça ne collait pas, il devait être tout bonnement misanthrope. Ou avait eu un gros chagrin. La disparition de Madame, partie avec un autre ou décédée. Il ne s'en était peut-être pas remis. Sinon pourquoi l'avoir conservée sur le bristol punaisé à sa porte ?

Tout ce surf informatique m'a mis en retard sur mes révisions. Reprendre des études à vingt-cinq ans n'est pas une sinécure. Je suis moins endurente que prévu, avec les trajets jusqu'à la fac girondine. Il m'a fallu batailler pour reprendre mes automatismes scolaires et surtout intégrer l'éclectisme des cours de première année. Bref, un emploi du temps surchargé. L'histoire de l'art m'a toujours passionnée, c'est un rêve que je réalise. La masse de connaissances, même passionnantes, est un défi permanent. Jusqu'à aujourd'hui, je m'en sors. Il faut que je tienne encore deux ans. Ce qui me coûte doublement, c'est qu'il faut croûter, payer le loyer et entretenir ma guimbarde. D'où mon job intérimaire, net d'impôts.

Faire des gâteries buccales ou, à défaut, manuelles à des propriétaires de luxueuses limousines est d'un bon rapport. Mes tarifs sont raisonnables, bien qu'incluant une taxe perso pour amortir mon budget essence. La belle saison, a fortiori celle-ci très chaude, exacerbe les

envies sexuelles des mâles. Je peux choisir, ne pas trop fidéliser ma clientèle — quelle plaie, un type qui s'accroche ! — et surtout me replier chez moi dans cette petite ville fluviale à la population plutôt âgée où personne ne connaît ma double vie. Personne ne m'a encore repérée dans la zone de l'estuaire girondin, ni à Royan ni à La Rochelle. Aucune intervention de la Police, pour l'instant, et aucun maque dans les parages ! J'ai juste dû doubler ma consommation de dentifrice. Merde, il faut bien faire bouillir la marmite, arrondir ses fins de mois. Le pécule amassé me permettra de tenir. Bien obligée de louvoyer entre l'art et le cacheton.

# PALESTRE

*Paupières ouvertes et plus de flashes du tout. Les images oniriques sont fluides. Des bribes sonores. C'est nouveau. Comme si on montait ou baissait le son en permanence. Je suis sur le trottoir d'une étroite rue piétonnière peu fréquentée. Elle est joliment pavée et bordée de restaurants, de fleuristes et de boutiques de fringues. La lumière d'un petit matin allume doucement les façades en pierres taillées. Quelques hommes et femmes, élégants défilent devant moi. Des noctambules attardés.*

*J'ai été propulsé dans ce nouveau décor avec la même force que dans mon précédent rêve, celui, terrible, lié au Japon. Je me retourne et j'aperçois une affiche représentant un cuisinier italien caricatural qui tient une bouteille emplie d'un liquide doré. Il a une bouille de bon vivant, une grosse moustache noire et des yeux pétillants. Le slogan « L'olio Sasso, lo voglio sempre qui ! Sulla tavola !<sup>1</sup> ; » est enfermé dans un phylactère, émergeant de sa denture éclatante. On dirait le restaurateur croqué par Disney dans La belle et le clochard.*

*Retour au spectacle de la rue. Une jeune femme superbe, passante solitaire, focalise mon regard. Talons hauts, crinière brune, robe du soir écarlate avec ceinture large et allure de panthère. Un téléphone est accroché à sa taille.*

*Moi, le clochard qui hante les rues, décide de prendre la belle en filature. Je suis sans corps et sans haillons. Je sens pourtant quelque chose, j'appréhende un contour enveloppant mon regard, une silhouette floue qui pourrait me donner de la matière. Je n'ai pas encore la sensation de marcher, mais ça vient.*

*Nous sortons de la ruelle et débouchons sur une immense place rectangulaire. Nous passons devant la statue de Giordano Bruno. Je suis à Rome, Campo dei Fiori. Je connais la ville éternelle. Je l'ai arpentée avec Diane, main dans la main. Je regarde le Dominicain, adepte de la libre pensée. Ressuscité du bûcher par le bronze, il fait la nique au Vatican. Il a toujours eu raison, tenant tête à la pompe ecclésiastique et à l'obscurantisme. Il est à nouveau debout, leur fait face à quelques encablures de la place Saint-Pierre. Je le salue intérieurement.*

*La belle Romaine a un balancement de hanches fascinant. Une brise légère soulève par instants sa robe de soie rouge. Elle ne se retourne pas, ne sent pas ma présence. Si elle le faisait que verrait-elle ? Un ectoplasme fluctuant. Un froissement de l'air. Rien !*

*Rome est vraiment une ville pour flâner, pour paresser le long du Tibre, pour changer de millénaire tous les cent mètres. Tout est proche, on peut frôler la maison dorée de Néron, visualiser la partie supérieure du Colisée et changer de direction pour avoir l'arc de Constantin en ligne de mire. Le piéton traversant toutes ces strates historiques y trouve une voie royale. Sans parler de Cinecitta, la Mecque du cinéma italien, qui a entendu les injonctions au mégaphone de Fellini, a résonné des essieux des chars de Ben-Hur et a fait chauffer à blanc les six-coups du western-spaghetti.*

*Celle que je file aurait pu y jouer une fille de saloon, une patricienne portant avec grâce la stola<sup>2</sup> ou une mondaine futile de la « Dolce vita ».*

*La belle poursuit sa route. Nous quittons les berges du fleuve, une fois l'île Tibérine dépassée. Je sais où cette Messaline m'entraîne. Vers un espace admirablement conservé, les thermes de l'empereur Caracalla, dont les ruines ocre, au loin, trouent le bleu du ciel. Il n'y a personne, lorsque nous pénétrons sur les pelouses parfaitement tondues que parsèment des morceaux de colonnes brisées. De hauts pins parasols projettent leurs ombres maigres sur les grands murs des péristyles. Encore fières, les hautes murailles incomplètes, faites de milliers*

<sup>1</sup> « L'huile Sasso, je la veux toujours ici ; ! Sur la table ; ! »

<sup>2</sup> Vêtement traditionnel des femmes mariées de la Rome antique.

*de briquettes assemblées, témoignent de la magnificence passée. La disparition des toits et plafonds a transformé ces ruines en remparts. Une forteresse fantôme en pleine ville.*

*Je me rapproche d'elle. J'entends plus clairement le faible bruissement des feuilles, le frou-frou de la soie glissant sur ses cuisses. Nous sommes tous les deux dans la cour intérieure du palestres. La demi-rotonde, en partie écroulée, et l'enceinte attenante culminent à plus de vingt mètres. Je suis conquis, comme lors de ma première visite avec Diane, par ce gigantesque gymnase à ciel ouvert. La femme qui me précède semble familière du lieu. Nous foulons à faible allure les allées intérieures aux mosaïques patiemment reconstituées, descendons en sous-sol dans la partie musée sans nous y attarder et repartons en sens inverse. Tout à cette visite onirique et érotique, j'ai oublié que le danger guette. Nous allons franchir la haute porte d'accès aux thermes proprement dits, lorsqu'elle claudique brusquement et s'arrête. Elle plie gracieusement sa jambe droite et se penche sur le talon cassé de sa chaussure. Subjugué par sa pose, j'ai failli manquer l'ondulation sur le seuil de briques rouges. Ça recommence. Une épée courte sort lentement du mur. Comme le katana dans le rêve japonais. J'aurais dû m'y attendre.*

*Ici, c'est un glaive de Mirmillon, il s'élève au-dessus de sa tête.*

*Mon cri me surprend. Non seulement j'entends, mais je peux émettre des sons. Celui-ci est primal et l'a faite se retourner. Dans un réflexe, elle esquive un peu le tranchant de la lourde lame de gladiateur dont la pointe coupe sa ceinture, déchire sa robe à hauteur de l'aîne. Le sang gicle de la longue entaille. Elle s'écroule. Son téléphone tombe à terre. L'arme disparaît, digérée dans les briques.*

*Je ne peux rien faire, pas même la relever. La dernière image entrevue avant le rétrécissement en halo est celle de son sang se mêlant au rouge de la robe.*

Retour brutal dans ton fauteuil. Tu t'y attendais. Tu te savais dans un de tes rêves à tiroirs. Tu as même pensé à ton rêve précédent tout en déambulant dans celui-ci. Tu fonces vers la vieille *Underwood* et sa feuille vierge déjà en place. La bibine attendra, Led Zep aussi. Vite, tu dois tout noter. Ton rêve est de plus en plus détaillé. Tu pourrais presque enjoliver avec tes souvenirs de *Voyage en Italie*. Le film de Rossellini n'étant pas de mise, tant votre bonheur a été complet.

Si tu le pouvais, tu aurais envie de te replonger à la demande dans cet univers onirique. Pour étirer la séquence finale. La jeune femme en a-t-elle réchappé ? Grâce à ton hurlement, tu espères que le coup porté n'a pas été fatal. Malgré la proximité de la fémorale. Tu tapes frénétiquement pour effacer la violence de ton rêve. Un quart d'heure après, tu te désaltères à petites gorgées. Que signifient ces armes blanches sortant du paysage ?

Tu penses aux personnages de Paul Grimaud dans *Le roi et l'oiseau*, merveilleux film d'animation peaufiné pendant la majeure partie de son existence. Tu y revois les membres de la police secrète du tyranneau d'opérette. Affublés de chapeaux melon noirs, de moustaches épaisses en guidon de vélo et d'ailes de chauve-souris, épiant et traquant sans répit *l'adorable bergère et le petit ramoneur de rien du tout*. Ces séides vampires possédaient une cape qui, repliée sur le visage, leur permettait de se fondre dans les murs.

C'est ça ! Ton terrifiant tueur onirique se fond dans l'environnement. Tandis que tu finis ta bière, te reviennent les incroyables photographies de l'artiste chinois Liu Bolin qui se fait peindre le corps et, tel un caméléon raffiné, disparaît du paysage. Que ce soit devant l'étalage d'un vendeur de primeurs, au coin d'une rue, dans un magasin de vêtements, devant une fresque ou une affiche... il s'évanouit. Un badaud sagace peut le deviner après une vision attentive. L'artiste est seulement trahi par ses chaussures qu'il ne cherche pas à masquer.

Ton tueur en série doit opérer de la même manière, et sans oublier de maquiller ses pompes. Il doit seulement veiller à dissimuler l'arme derrière lui. Mais comment connaît-il l'itinéraire exact de ses victimes ? Cet habile artifice demande un travail pictural prenant un

temps fou.

Tu délires. Ne cherche pas une explication rationnelle.

Le rêve permet tout.

Pendant que tes doigts courent sur le clavier, tu réalises que ton rapport à tes cauchemars n'est plus le même.

Désormais, tu brûles d'être à la nuit prochaine !

# CORRIERE DELLA SERA

*Quotidien du 17 juin 2018.*

*Extrait du site Web — rubrique fait-divers – version internationale.*

## **Bain de sang aux Thermes**

**ROME** — Hier matin, suite à un appel anonyme, la police et les premiers secours se sont rendus sur le site des Thermes de Caracalla, ruines impériales incontournables pour les touristes. Malgré leur diligence, ils sont arrivés trop tard et n'ont pu que constater le décès d'une jeune femme sous le grand porche du palestre est. La victime, dont l'identité n'est pas connue à cette heure — elle ne portait aucun papier sur elle —, s'était vidée de son sang suite à une estafilade sur le haut de la face interne de sa cuisse gauche. Due certainement à une arme blanche, la blessure d'apparence superficielle avait, hélas, atteint l'artère fémorale. Ce qui expliquerait la rapidité de la mort.

L'indiscrétion d'un des carabinieri confirme la présence d'un témoin. Il s'agirait vraisemblablement de l'auteur de l'appel anonyme. Ce témoin aurait affirmé avoir vu l'arme, une épée de gladiateur littéralement jaillir du mur de briques derrière la victime. Tout ce serait produit très vite.

On conçoit bien qu'un témoin avec une déposition aussi fantaisiste n'ait pas eu envie de se faire connaître. Peut-être a-t-il été terrifié par ce qu'il a vu ou cru voir ?

Malgré la présence d'enquêteurs sur les lieux, toute la partie des Thermes non concernée par cette tragédie reste ouverte au public. On peut penser que des badauds avides de surprises macabres risquent, comme à chaque fait-divers sensationnel, de s'y presser nombreux.

# CAFÉ

C'était la première fois que je voyais une machine à café aussi menue et aussi originale de forme. Elle était constituée d'une mini-cuve en métal posée directement sur le feu de la gazinière. Le couvercle de cette cafetière spéciale se prolongeait sur le devant par un petit plateau où les deux tasses attendaient le jet brûlant des becs verseurs attenants au couvercle par un manche en col de cygne.

*Le Monsieur du troisième* l'a remplie d'eau, avant de charger le filtre intérieur de poudre. *Du pur Arabica*, a-t-il précisé. L'arôme m'a chatouillé agréablement les narines lorsque l'eau vaporisée a parcouru le café moulu. En me servant, il a dit qu'il ne l'utilisait plus beaucoup, que s'enfiler deux tasses à la suite — *j'ai toujours eu horreur de gâcher un grand cru de caféine* — il n'avait pas besoin de ça. Déjà que son sommeil n'était pas terrible. Moi, j'en aurais bien pris trois, coup sur coup, ça faisait si longtemps que je n'avais pas bu un aussi bon café ! Le verre d'eau fraîche pétillante posé à côté de la tasse était délicieux. Aux petits soins, il m'a proposé une sucrerie marocaine pour accompagner. J'ai refusé poliment. Je me connais, je suis friande de tout ce qui est sucré et rien qu'à regarder un *baklava* dans une vitrine, je prends des hanches.

Dès mon entrée dans son appartement, j'ai vu qu'il avait fait un effort de rangement, même si tout n'était pas nickel. Le désordre entrevu la dernière fois n'était plus de mise. Rien ne traînait au sol et un aspirateur était visiblement passé par là. Lui aussi avait fait un effort, il était rasé de frais et son unique chemise avait récemment subi l'assaut du fer. Ses boucles semblaient également plus disciplinées. Un antique brasseur d'air couinait au plafond pour dispenser une hypothétique fraîcheur. Pour couvrir son grincement, un vieux vinyle jouait en sourdine, un blues électrifié déchirant que je n'ai pas reconnu. Devant mon regard curieux, et tout en posant les tasses au café mousseux devant nous, il a dit *You shook me, un Willie Dixon de derrière les fagots, Page à la guitare et Plant au chant*. Ce langage codé m'a définitivement persuadée que deux générations nous séparaient. Dans la foulée, il m'a précisé avoir acheté cette fantastique petite machine à café en Italie lors d'un voyage. Et son regard s'est voilé un instant. J'ai senti qu'il fallait faire diversion et je l'ai interrogé sur son prénom.

Il m'a répondu avec un léger sourire et en s'excusant d'être un brin didactique. Son prénom vient de l'adjectif latin *prudens* qui signifie « avisé et réfléchi ». Il a prononcé ces mots avec un second degré évident, cherchant à se dédouaner de cette « leçon » par l'humour. Comme il était né un 6 mai, ses parents n'avaient pas cherché plus loin que le Saint du jour. Sa mère disait toujours *on est — ou on naît ? — jamais trop prudent*, et, de fait, elle l'avait surprotégé. Dès qu'il avait pu se défaire de l'emprise maternelle, il n'avait fait que courir le monde et ses dangers, souvent relatifs.

Avant tout ça, il avait dû se coltiner la lourde croix de ce prénom désuet. Il a souri en m'évoquant s'être fait charrier un maximum, tant à l'école qu'au service militaire. Puis, sa gaieté avait soudainement disparu lorsqu'il avait dit *Prudent, j'aurais dû l'être, au moins une fois... une seule... pas pour moi*.

Et moi, comme une gourde : *Et votre femme, comment vous appelait-elle ? Par un petit surnom affectif ?*

Mais quelle conne ! Il s'est pétrifié, tête baissée et regard dans le vague. Je n'existais plus. Il était prostré dans un monde d'où j'étais bannie. Moi et tout le reste.

Fallait trouver quelque chose. J'ai fouillé rapidement la pièce du regard. La vieille *Underwood* posée sur un bureau encombré m'a sortie de l'ornière. C'était donc ça, le

leitmotiv métallique que j'entendais parfois tard le soir. J'ai posé mon index sur une touche, l'ai enfoncée pour que le cliquetis le tire de sa torpeur. Et j'ai enchaîné *Vous écrivez ? Des histoires ?* Il est sorti de son trou noir et m'a comme redécouverte. Puis après quelques secondes de silence, il m'a répondu :

— Si j'écris ? Oui... Non... Pas vraiment !

— Et ça, c'est quoi ? J'ai fait, en lui désignant quelques feuilles dactylographiées à côté de la machine.

— Ça ? Oh ! Des petits trucs sans importance.

# ORCHESTRE

*Une lumière crue m'aveugle et je dois baisser la tête. Je pivote pour me mettre de trois quarts. Ce qui me fait reconnaître tout de suite l'endroit où je me trouve : le boulevard Poissonnière à Paris dans le neuvième. Une fin de journée avec des gens pressés s'engouffrant dans la bouche de métro à quelques mètres. Une queue se forme en contrebass. Je domine cette file comme si je la voyais en plongée. Les sons me parviennent en continu. Je suis persuadé d'être encore intégré dans une affiche. Quel genre ?*

*Je regarde la ligne d'individus patients qui avance très lentement et j'ai la conviction d'être à l'entrée d'un cinéma. Je me retourne complètement et crois deviner, sur ma gauche, la lueur de l'enseigne du grand Rex. Si je me situe non loin de cette célèbre salle de spectacles, c'est que je fais corps avec une affiche au frontispice du cinéma Max Linder. Je la connais très bien cette salle unique, nous y allions avec Diane, à chacun de nos passages dans la capitale. C'est pour moi, et les cinéphiles en général, la plus belle salle de Paris, la plus mythique. Confort et qualité de projection réunis. Plus de six cents fauteuils entre l'orchestre, le balcon et la mezzanine. Le Max est un monument incomparable, associé au nom du pionnier des grands comiques du cinéma muet.*

*Une volonté indomptable m'arrache de ma dimension de papier. Et me voici sur le trottoir à faire la queue à mon tour. Mon corps a pris de la consistance et je distingue désormais mes membres en semi-transparence.*

*Je suis le dernier de la queue, personne derrière moi. En plus des inévitables exclusivités, le Max Linder programme de grands films classiques qui ont marqué l'histoire du cinéma. Je regarde l'affiche du film dont je suis issu. C'est une reprise de Sam Peckinpah, la fameuse « Horde sauvage » , western crépusculaire que j'ai toujours adulé. Je devais être une des silhouettes suicidaires de la « Wild bunch » en contre-jour, marchant, armes à la main, vers leur funeste destin, et dont les ombres étirées donnent depuis cinquante ans l'illusion du mouvement. L'affiche n'a pas changé malgré mon départ, elle présente toujours neuf silhouettes. La magie du rêve gomme les imperfections. Je suis entre deux, voire entre trois mondes à la fois, sans parler de celui où je me réveille. Est-ce bien le plus réel ?*

*Dans le serpent des futurs spectateurs, devant moi et je m'y attendais, une jeune femme. Cheveux courts et port attirant. Même en n'apercevant que sa nuque gracile, je devine qu'elle est belle. Elle n'est pas accompagnée, c'est donc une cinéphile. J'aimerais l'aborder pour une discussion qui nous rendrait l'attente moins longue. Mais suis-je visible et audible ? Je ne tente rien, heureux d'être grisé par son parfum. Après la vue, l'ouïe et le toucher partiels, voilà qu'apparaît l'odorat. Mon onirisme se perfectionne chaque nuit.*

*Du coup, je perçois aussi l'odeur de savon de Marseille qui me colle à la peau depuis mon plus jeune âge.*

*Je pénètre dans le hall fleurant les années trente. Un miroir tarabiscoté me renvoie une image qui faseye. Je me reconnais avec une dizaine d'années en moins, le physique que j'avais lors de la disparition de Diane. J'entre dans la salle sans ticket — personne ne réagit — et succombe aussitôt au charme de l'écran sphérique. Le balcon et la mezzanine sont pratiquement pleins. À l'orchestre, personne, excepté la jeune femme qui me montre son délicieux profil au centre du sixième rang. Je sais que ce sera la prochaine victime de mon cauchemar récurrent. Je me place à un rang derrière elle, mais décalé de deux fauteuils. Pour mieux l'observer, les alentours aussi.*

*Noir profond, la séance commence avec la fabuleuse séquence générique où, à la frontière du Mexique, de petits Chicanos s'amuse à faire combattre des scorpions dans une fourmilière avant d'y mettre le feu. Cruauté de l'enfance préfigurant la fin tragique de Pike et de ses compagnons. Un bijou inégalé que ces cinq premières minutes de pellicule. Je ne dois*

*pas me laisser embarquer dans le film, car le danger est tapi, j'en suis convaincu, au milieu de ces fauteuils d'orchestre désertés. Je jette un regard aux spectateurs les plus proches — ceux de la mezzanine — et tous sont captivés par l'immense surface verticale où chevaux et cavaliers de la horde, entrant en ville, sont démesurés. Les scorpions commencent à être submergés par la masse grouillante des fourmis. Chaque hors-la-loi, en passant devant les jeunes entomologistes impitoyables, a le regard aimanté par cette arène miniature où se combattent, inégalement, une marée d'insectes gladiateurs et des aiguillons dérisoires d'arthropodes.*

*Je perçois un flottement de velours à quelques places de la jeune femme. Sur le même rang. Elle n'a rien vu, personne n'est capable de quitter l'écran des yeux. La magie des terribles images projetées est le meilleur allié du tueur. Tous, les jeunes bourreaux, les membres de la horde et le public ont les yeux rivés sur les insectes se tordant et crépitant sous la chaleur des flammes.*

*Le flottement des fauteuils se transforme en une silhouette.*

*C'est lui.*

*Il est debout et je vois briller l'acier d'un poignard mexicain, manche en bois ouvragé et solide lame large. Je me suis levé en même temps que lui. Nos deux contours sont prêts à s'affronter.*

*L'ombre tueuse semble avoir la même taille que moi. Je saute par-dessus la rangée de fauteuils pour m'interposer. Malgré la pénombre du cinéma, mon déplacement soudain alerte la jeune femme. Son visage quitte l'écran. Le poignard lance un éclair au-dessus de sa tête. En une seconde, ses traits se déforment en un hurlement silencieux. Mon bras intercepte le premier coup. La lame m'érafle sans aucune douleur. J'ai pourtant entendu le terrible bruit du tissu qui se déchire. J'ai une seconde d'inattention. L'autre en profite, sa main libre me chope à la gorge. Je sens son étau qui me paralyse. Le hurlement contenu de la jeune femme explose. La lame s'abaisse une seconde fois. Elle essaie d'esquiver. Trop tard ! L'arme pénètre jusqu'à la garde au-dessus de sa clavicule. Le sang asperge les fauteuils et l'écran. La salle s'allume brusquement et...*

... te rétablit dans ton séjour. Une sueur froide t'inonde. Tu as encore raté ta parade. Tu n'as pas pu la sauver à temps.

Mais tu déliras ! Il n'y a personne à sauver, c'est ta tête qui se perd dans les arcanes de ton imaginaire. Le tueur a reproduit une photo de Liu Bolin que tu connais et qui t'avait fasciné. Tout est net dans ta mémoire. L'artiste invisible, littéralement incrusté dans une rangée de fauteuils grenat, la salle de sa performance paraissant complètement vide.

Tu te lèves, vas t'essuyer le visage et sacrifies au rituel bière/*Underwood*/écriture. Tu évites de te plonger dans la face A du premier album du Zeppelin. Tu n'aurais pas la force de supporter *Babe I'm gonna leave you*.

Pour te remonter, et malgré la chaleur ambiante, tu enfournes des petits gâteaux aux amandes laqués au miel. Pourquoi ta tête malade a-t-elle convié Max Linder ? Certes, tu as toujours admiré ce génial acteur burlesque, mentor de Chaplin. Tu as toujours été troublé par sa dépression, son suicide, entraînant sa jeune épouse dans une mort injuste. La correspondance autodestructrice avec le film projeté dans ton rêve est évidente.

Que te réserve la prochaine nuit ? Dans quelle ville vas-tu l'affronter ? Sûrement une capitale étrangère que Diane et toi avez visitée. Tu t'y attends, tous ces rêves s'articulent dans un ordre précis. Cela commence à te terroriser, même si tu sais que tu ne risques rien. Tu voudrais déjà être plus vieux de vingt-quatre heures. Il faudrait peut-être confier ton malaise et tes peurs à quelqu'un. Pourquoi pas à la voisine, la belle Nadine ?

Elle va te rire au nez.

Pauvre vieux blaireau !

Tu rêves.  
Même en plein jour.

# LIBÉRATION

*Quotidien du 18 juin 2018.*

*Extrait du site Web — rubrique fait-divers – version internationale.*

## **Film noir**

**PARIS** — Des gens qui meurent au cinéma, personne ne s'en inquiète. On y va même pour ça. Pour se faire peur, pour frissonner à l'aise dans son fauteuil en regardant des horreurs que les effets spéciaux toujours plus performants magnifient. On ne pourrait tenir le compte de toutes les stars ou de tous les figurants qui ont rencontré, sans dommage bien sûr, la grande faucheuse sur pellicule. De nombreux films ont également bâti leurs scénarii sur cette mise en abîme : un vrai meurtre dans une salle de cinéma tandis qu'un faux assassinat se déroule sur l'écran.

Contre toute attente, c'est ce qui s'est produit dans la légendaire salle du Max Linder, hier en fin d'après-midi. Une jeune femme a été sauvagement attaquée à l'arme blanche alors que, sur l'écran, était projeté le chef-d'œuvre de Sam Peckinpah « La horde sauvage ». La victime, se trouvant esseulée à l'orchestre au moment du drame, a été blessée grièvement à la poitrine. Les hurlements de l'agressée ont interrompu la séance et les autres spectateurs descendus en hâte du balcon et de la mezzanine, une fois la lumière rétablie, ont été tétanisés par le sang répandu. Comme si le sang contenu sur pellicule avait débordé sur les fauteuils. Malgré une intervention rapide du SAMU, le pronostic vital de la victime reste engagé.

Un unique témoin — par manque patent de visibilité dans une salle obscure — aurait vu un spectateur bondir vers la jeune femme. Choqué par ce brutal attentat, le témoin n'a pu fournir que peu de détails sur l'agresseur qui aurait, de plus, disparu très rapidement. Une enquête est en cours. Fermé hier en soirée, le Max a rouvert ses portes aujourd'hui après nettoyage.

# CRACHIN

Les meilleures séances pour des branlettes tarifées au ciné — ou plus si affinités — sont celles du matin. En général, il n'y a pas foule, et il suffit de choisir un film qui ne marche pas trop. En seconde semaine — son exclusivité ne résistera pas à une troisième —, c'est le désert de Gobi en hiver. J'aime le cinéma, mais louper ces nanars ne me frustre pas.

Dans ces salles au programme sacrifié, on trouve toujours quelques solitaires, quelques égarés qui sont prêts pour l'usage d'une main experte ou de lèvres compétentes. Cette main ou cette bouche, ce sont les miennes. Je ne racole pas. Je m'installe juste avant le début du film. La salle est encore éclairée et l'on me remarque. L'uniforme de collégienne, mi-bas blancs, polo marinière et jupette plissée courte, attire le regard. Je dois juste me changer dans les toilettes, avant.

Parfois, je peaufine mon look en faisant coulisser dans ma bouche une maxi sucette avec des mouvements lents. Il y a toujours un intéressé — merci Gainsbourg — qui vient s'asseoir dans le siège d'à côté, dès que le noir se fait. Je négocie rapidement la somme, sans oublier les frais de bouche si j'ose dire. La friandise bâtonnée et le prix de ma place — je compte le plein tarif et non la réduction étudiante — sont évidemment en sus. Pas radine, la Nadine fournit le kleenex. Le CGR de La Rochelle est parfait pour le serrement de mon jeu de paumes.

C'est ce que j'ai fait hier pour la séance de onze heures, n'ayant eu cours que très tôt le matin. En sortant du multiplex, le crachin m'a surprise. La météo avait annoncé une dépression bienvenue. On allait respirer un peu mieux. J'ai foncé dans ma Twingo et, au retour, me suis arrêtée sur le parking d'un grand restaurant spécialisé dans les fruits de mer, à mi-chemin entre La Rochelle et mes pénates. C'était son jour de fermeture. J'ai attendu. Ça n'a pas tardé, une grosse bagnole s'est garée à côté de la mienne, alors que le parking était vide. Le type me regardait sans équivoque à travers la buée de sa vitre. J'ai souri, suis sortie et me suis installée sur son siège passager. Sans un mot, je lui ai glissé un papier dans la main avec écrits, la prestation à venir et le montant demandé. Il a acquiescé. J'ai quitté mon imper lentement en le gratifiant de mon sourire le plus salace.

Camouflé par la buée de plus en plus conséquente, vu l'élévation soudaine de la température, il s'est déloqué dans l'urgence et sa chemise est sortie de son pantalon. Sans carreaux, juste avec de fines rayures beiges et bleues. Je ne sais pas pourquoi, mais au moment d'engloutir le sexe dressé du client, je n'ai pas pu m'empêcher de penser au *Monsieur du troisième*.

# ANGLE MORT

Il se tient devant le Pavillon d'or du temple bouddhiste Kinkaku-Ji à Kyoto. Pour coller au plus près de la bâtisse, il a franchi la barrière de bois censée contenir les visiteurs. Il l'a fait avec précautions pour ne pas abîmer les plantes au ras du sol et l'allée de sable fraîchement ratissée. On ne peut que remarquer sa grande taille ainsi qu'une chemise à gros carreaux bleus sur fond beige qu'il porte par-dessus son jean. Après avoir amplement mitraillé les dorures satinées du temple, son groupe a poursuivi la visite. Lui, sans appareil photo en bandoulière, reste immobile, savourant les bruits ténus de la nature, son regard s'attardant sur les toits recourbés. En fait, il attend, guette sa compagne qu'il aperçoit sur la rive en face, assise contre un tronc et prête à immortaliser le pavillon avec son *Canon*. Sous un autre angle moins convenu. Elle s'est isolée du groupe pour saisir l'instant, la sérénité du paysage. L'homme sait qu'elle aime imprimer dépouillement et silence sur ces photographies. D'où le temps d'attente, la patiente angoisse du photographe au moment du déclic. Elle ne photographie jamais personne, la nature et l'architecture lui suffisent. Elle tolère quelquefois un animal en arrière-plan, encore faut-il qu'il ne soit pas trop gros. Pour elle, l'humain est laid, il déränge l'harmonie par sa seule présence. C'est pourquoi elle attend, pour évacuer tout être visible. En mouvement ou immobile.

Il la comprend, ils partagent tout depuis si longtemps ! Malgré l'appareil photo en position et la masse de sa chevelure brune couvrant son visage, il pourrait dessiner ses traits du bout des doigts. Imaginer l'intensité de son regard à l'instant de sa concentration. Il s'attarde un peu. Non pour la taquiner, mais pour observer cette belle statue qu'il vénère, même de loin. Et aussi pour lui dire qu'il apprécie son travail, sa précision, la joie qu'il aura plus tard en découvrant le cadrage de ce souvenir commun. Pour lui signifier par sa présence fugace qu'il l'aime plus que tout. Qu'il veille sur elle.

Il se décide enfin à bouger et se glisse dans un angle mort. Il n'est plus dans le champ de vision.

Une minute a filé lorsqu'il entend un *plouf* lointain. Il pense à une grosse carpe qui veut se singulariser au milieu de ses congénères si discrètes. Un saut de carpe géante quand même intrigant. Il hésite à bouger, à sortir de son angle mort. Et si elle n'avait toujours pas appuyé sur le déclencheur.

Inquiet, il fait quand même deux pas de côté. Stupeur. Elle n'est plus contre le tronc. Elle... Ce qu'il voit lui coupe le souffle. Il fait demi-tour, saccageant le sable patiemment ordonné, se rue sur le sentier qui mène au pont de bois et à la rive d'en face. Il court comme un dératé. Il sait que chaque seconde compte. Combien de temps a-t-il attendu après le *plouf* ?

Beaucoup trop !

Il accélère tant qu'il peut, ses poumons brûlent, ses yeux débordent.

Il hurle enfin son prénom

Diiiiiaannne !

Plusieurs fois à s'en déchirer les cordes vocales.

Aucune réponse.

# MÈRES

*Encore une salle de spectacle lentement révélée. Un immense théâtre à l'ancienne, tout en courbe, avec baignoires juxtant l'orchestre, loges arrondies et saillantes, galeries sur deux niveaux. Les premières loges, où tout est dorures, dominant, tutoient la scène et son imposant rideau grenat, lourd de plis, dont les deux pans sont maintenus ouverts par de larges attaches. Des rampes lumineuses soulignent les bords des balcons. Quelques lustres impressionnants s'accrochent au plafond. La hauteur dudit plafond — orné de moulures fines en plâtre et de peintures délicates —, et le volume de l'ensemble font penser à une salle d'opéra. Mais nul spectateur n'est installé, ni dans les loges ni à l'orchestre, tous les sièges et fauteuils ont été enlevés au profit de rayonnages, de tables d'étalages et d'allées serpentant autour. Tout cet espace est une librairie aux ouvrages éclectiques.*

*Je connais ce lieu original, nous y avons traîné des heures, Diane et moi. Cet écrin, joyau du patrimoine artistique argentin est situé sur l'avenida Santa Fe de Buenos Aires. Je revois son frontispice élégant : El Ateneo Grand Splendid.*

*Une sensation de chocolat chaud crémeux me titille la langue. Images de nous deux assis dans le salon de thé, installé sur la scène et encadré par le lourd rideau de velours. Tiens, la réminiscence du goût, sens non encore activé, se met en place. Je suis déjà au sol. Je sens mes muscles, j'entends les échanges feutrés des lecteurs entre les rayons, le bruit des pages tournées, l'odeur d'un expresso frais sorti d'un percolateur. Je cherche l'affiche — il y en a une, forcément — lorsqu'un craquement de papier me fait baisser les yeux.*

*Un exemplaire de La Nación traîne par terre. Le quotidien, daté du 19 juin 2018, a été lu, déplié, froissé et abandonné. Je le saisis et prends, en pleine poire, la photo d'une vieille femme, tête coiffée d'un foulard blanc. Je n'ai que quelques notions d'espagnol et, cependant, les mots meurtre, couteau, victime, en légende, me paralysent. Chose étonnante, je sais traduire cette langue inconnue. L'article de la rubrique fait-divers, en regard, me foudroie. Je lis.*

## Place rouge

**BUENOS AIRES** — Hier, comme tous les jeudis après-midi, les Mères — et grands-mères — de la Place de mai s'étaient réunies pour leur ronde hebdomadaire. Un rituel effectué inlassablement depuis le 30 avril 1977, au cœur même de la dictature militaire qui a entaché notre pays. Tous les Argentins respectent leurs célèbres foulards blancs. Depuis que leur progéniture a été suppliciée puis assassinée dans d'innombrables conditions, elles célèbrent son souvenir par cette rotation opiniâtre. Leurs paroles devant l'UNESCO ont frappé l'opinion : « Nous ne vendrons jamais le sang de nos enfants. Les réparations économiques nous répugnent, nous voulons la justice et la prison pour les assassins. Nous ne voulons ni monument aux morts ni exhumation des morts, pas plus que de musée des morts. »

À ce jour, certains bourreaux courent toujours, tandis que d'autres ont été iniquement amnistiés. Même si la condamnation du colonel Alfredo Astiz, tortionnaire cynique, surnommé l'ange blond de la mort, a conforté les Mères dans leur démarche.

Hier, donc, la ronde touchait à sa fin lorsqu'une Mère de la place de mai a été agressée à l'arme blanche. Un coup fatal, dans la région du cœur, lui a été porté par un mystérieux assassin. La victime participait à cette manifestation depuis près de quarante ans. La place, habituellement blanchie par les foulards, a viré au rouge. Des témoins proches ont déclaré l'avoir vue subjuguée par l'arme du crime, un fillingo, lame de trente centimètres que les gauchos se glissent dans le ceinturon. Le couteau serait même resté en suspens quelques

secondes avant de s'abattre sur la malheureuse. Personne n'a été capable de décrire l'agresseur. Que dire devant tant d'horreur et d'injustice mêlées ! Alertés par les cris et la confusion, des membres du gouvernement sont sortis de la Casa Rosada pour constater le drame et tenter de consoler ces femmes sur lesquelles le destin semble s'acharner.

*Merde ! J'arrive trop tard ! Je suis perdu, à quoi va servir ce rêve ?*

*J'abaisse le journal. La vieille femme au foulard blanc, celle de la photo dans le journal que je tiens, est là, immobile, et me regarde. Vêtue de noir, elle paraît encore plus petite, son visage brun ridé est triste, ses cheveux blancs dépassent en courtes mèches du foulard, le prolongeant. Ses yeux noirs semblent perdus. Je n'ai pas le temps de me remettre qu'elle me tourne le dos et sort de la librairie. Je suis pétrifié. Comment peut-elle être vivante devant moi et décédée dans le journal ?*

.....  
**Fin de cet extrait de livre**

---

**Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :**



<http://www.editions-humanis.com>